



Musée d'art moderne Grand-Duc Jean, architecte : I.M. Pei (© Rémi Villaggi)

Incontournable MUDAM ?

Rangez hautbois et musettes, jouez fanfares et résonnez orchestres philharmoniques : le Kirchberg s'est doté d'un nouveau pôle culturel attractif. Depuis le début de l'été 2006, les vernissages se sont succédé par ordre d'importance. Les responsables politiques et les têtes couronnées ont été les premiers à se pencher sur le berceau. Vint ensuite la presse des pays voisins et lointains pour assister, un jour avant le commun des mortels, à l'ouverture tant annoncée du nouveau Musée d'art moderne Grand-Duc Jean, plus communément appelé MUDAM.

Romina Calò

Plus de trois mois après l'ouverture officielle, le MUDAM caracole en tête de la classification des musées luxembourgeois en termes de fréquentation du public. Avec une moyenne de près de 300 personnes par jour (semaine et week-end) depuis que le musée est devenu d'accès payant, le 10 juillet dernier, il double la fréquentation quotidienne hebdomadaire du Musée national d'histoire et d'art (bien que l'exposition actuelle *Sigismondus Rex et Imperator* peut y rameuter le dimanche jusqu'à 400 personnes).

Succès sur toute la ligne donc ? Il est trop tôt pour le dire. L'effet de nouveauté rentrant bien évidemment en compte, il faut attendre que le MUDAM

perde son côté inédit avant de pouvoir mesurer l'ampleur de son succès. Mais jusqu'à présent, les réactions sont sans équivoque, pour le public comme pour la presse : victoire écrasante du bâtiment sur les collections. Le projet de l'architecte Ieoh Ming Pei, Chinois de naissance naturalisé Américain, père entre autres du Grand Louvre, semble faire l'unanimité la plus totale. Dans un article paru dans *Le Monde* du 7 juillet dernier, on ose à peine émettre quelques petites réserves quant à l'extérieur du bâtiment : « sobre et monumentale, la composition géométrique de Pei, avec sa vaste toiture en pans de verre, prend sous certains angles des allures fâcheuses de centre commercial », avant d'insister sur la prédominance de

l'architecture sur les collections qu'elle renferme : « les œuvres sont mises à l'épreuve de l'architecture, qui prédétermine les travaux et les artistes qui pourront occuper le bâtiment ». Le quotidien britannique *The Independent* (daté du 2.8.2006) va même jusqu'à se demander si le MUDAM survivra au chef d'œuvre architectural de Pei. Quant à *La Libre Belgique* (30.6.2006), il y est fait mention d'un « magnifique écrin, mais encore trop grand pour ce qu'il contient ».

C'est pourtant tout l'intérêt du bâtiment de n'être qu'un écrin, toute la vocation du MUDAM de ne pas se laisser étouffer par ses murs. La mission didactique du musée veut dépasser la simple appréciation formelle de l'art, qu'il s'agisse d'architecture ou des collections. Plus qu'un musée des beaux-arts ou d'art moderne, dont les collections ont déjà été digérées par le passage des générations et sélectionnées par le bon goût du jour (évolutif lui aussi), une institution qui veut promouvoir l'art contemporain se doit d'engager le dialogue avec son public. Ce n'est pas un hasard si les œuvres présentées au MUDAM qui remportent le plus de succès sont les plus théâtrales, celles qui ont un (premier) accès plus immédiat. Ainsi, *Geography : Bottle Messenger* de Nari Ward, la chapelle de Wim Delvoye et l'installation à la barque renversée de Cai Guo Ghian sont plébiscitées par leur impact direct. Sans chercher à comprendre pourquoi l'ordinateur sous la barque ne fonctionne pas, ou pourquoi il y a de petits morceaux de papier dans les bouteilles de Nari Ward. Après tout, ces œuvres sont impressionnantes, belles et remarquables : tant pis si on est passé à côté de leur véritable sens. Et puis, on ne peut pas tout lire... mais on peut tout voir, et porter un jugement sur tout.

Le MUDAM pose de prime abord un malentendu. De son vrai nom, « Musée d'art moderne Grand-Duc Jean », on ignore tout des explications juridiques autour du nom de baptême de l'institution, on ne retient rien d'autre que l'art moderne. Mais alors, où sont les Hockney, les Picasso, les Mirò et autres Matisse ? La question est légitime pour un public non averti. D'où le choix stratégique de l'appellation « MUDAM », qui est à préférer à « Musée d'art moderne Grand-Duc Jean » et – surtout – à « Musée Pei » (ne surtout pas privilégier le contenant au détriment du contenu. Il reste tout de même la raison sociale du MUDAM !). Or le MUDAM est tout dévoué à la création d'aujourd'hui, et ce, depuis la succession de Marie-Claude Beaud à Bernard Ceysson à la tête de la Fondation musée d'art moderne Grand-Duc Jean en 2000. Et ce n'est pas un hasard si depuis juillet 2006, des « médiateurs » proposent leurs bons offices aux visiteurs. L'art contemporain suppose une clé de lecture à cause du manque de recul qu'implique l'immédiateté ; l'artiste (maudit) n'est-il pas toujours en avance sur son temps ?

Autre risque de malentendu, la confusion des genres voulue par Marie-Claude Beaud. En faisant le pari d'associer l'esprit de création à tous les recoins du Musée (shop, café, bibliothèque, etc.), elle prend le risque de brouiller un peu plus les pistes. Le sandwich en forme de poisson, est-ce de l'art ? Les structures des frères Bouroullec sont-elles de l'art ou du design ? Tous ces objets qui meublent le shop sont-ils des objets d'art ? A moins que ces questions ne soient précisément déclenchées exprès.

Car contrairement à l'enfant qui ose poser des questions, l'adulte a tendance à vouloir se donner une contenance en condamnant lorsqu'il ne comprend pas. Or l'objectif mudamesque, et celui de toutes les autres institutions dédiées à l'art contemporain, est que devant une œuvre *a priori* hermétique, le visiteur ne passe plus en se disant « c'est nul », mais se pose, s'interroge, cherche à savoir... Après tout, c'est aussi une question de logique : il y a forcément une raison au fait que cette œuvre incompréhensible ait été avalisée par un « *advisory board* » constitué de plusieurs professionnels du monde international de l'art contemporain... Qu'on se rassure, il est toujours proclamé haut et fort qu'il n'y a jamais une seule interprétation possible. Il ne s'agit pas de trouver la réponse, mais d'essayer. Si le visiteur tente l'expérience, alors le MUDAM aura réussi son pari. Après tout, selon la maxime de Maurizio Nannucci déposée par le MUDAM au Casino Luxembourg : *all art has been contemporary* (1999), ces tas de compost et autres « ça, c'est de l'art ? » qui sont des réflexions contemporaines aujourd'hui, seront patrimoine demain.

L'objectif mudamesque est que devant une œuvre *a priori* hermétique, le visiteur ne passe plus en se disant « c'est nul », mais se pose, s'interroge, cherche à savoir...

Vincent Beaurin : *The Fun of the Past*, 2006
Polystyrène, paillettes, bancs en bois, lampes sodium, silex
Dimensions variables, commande MUDAM (© Rémi Villaggi)

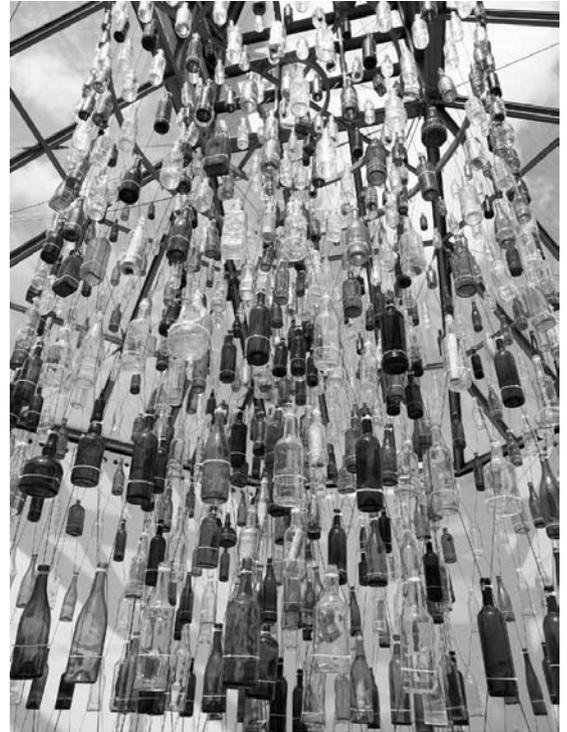


Avec Pei, le gouvernement luxembourgeois de Jacques Santer a cherché à magny-fier le petit Mudam en le faisant bénéficier du prestige du Grand Louvre.

S'ajoute à cela une double question de snobisme qui reste tout de même intimement liée au contexte luxembourgeois. Snobisme au niveau décisionnaire tout d'abord lorsque l'on va chercher un architecte réputé (donc forcément plus cher) au lieu de sélectionner, par concours, un projet original. Avec Pei, le gouvernement luxembourgeois de Jacques Santer a cherché à magny-fier le petit MUDAM en le faisant bénéficier du prestige du Grand Louvre et de sa scandaleuse pierre en calcaire de France « Magny doré type Le Louvre » adoucie. Résultat voulu : un ersatz de Louvre à Luxembourg, avec verrières et pierre éclatante, dont l'architecte lui-même a du mal à revendiquer la paternité tant son projet initial a dû être modifié par des contraintes diverses. Mais le bâtiment plaît : la facilité paie à courte échéance, mais demain ? Fera-t-il encore affluer les foules ?

Tout le monde luxembourgeois veut croire en l'effet Guggenheim de Bilbao. Le Luxembourg City Tourist Office ne s'est d'ailleurs pas trompé en faisant du MUDAM l'un de ses événements touristiques phare sur toute leur campagne publicitaire actuelle. L'asbl Luxembourg et Grande Région 2007 en a également fait une tête d'affiche. Le MUDAM est la nouvelle star culturelle de Luxembourg.

Snobisme également au niveau des visiteurs. Il est de bon ton de critiquer. *Eldorado*, l'exposition d'ouverture, manque d'envergure, on ne voit que les murs. Prendre l'avion pour aller jusqu'à New York et payer 20 dollars de droit d'entrée au MOMA restructuré valide, voire anoblit, la visite au musée. Par contre, prendre les bus 16, 125, 192, 194 ou 222 (arrêt : Philharmonie-MUDAM)



Nari Ward : Geography : Bottle Messenger, 2002
Bouteilles en verre, messages sur papier, câbles en métal et plastique, 760 x 394 cm (diamètre)
Collection MUDAM (© Rémi Villaggi)

ou dépenser les 2 euros la demi-heure de parking souterrain le plus proche, pour ensuite s'acquitter des 5 euros du tarif normal n'est pas en soi assez « implicatif » pour conférer ses lettres de noblesse au MUDAM. A Luxembourg, on a souvent tendance à trouver l'herbe du voisin plus verte et à critiquer ouvertement son propre gazon, même si l'on s'en contente parfaitement tout bas.

On fait venir à cor et à cri une personnalité française du monde muséal contemporain – et son carnet d'adresse – pour ensuite critiquer ses choix, ses goûts ou son comportement. Mais sans Marie-Claude Beaud, sans « Madame Mudam » (*La Voix*, 1.2.2006), que restera-t-il du MUDAM ? Sans le petit monde jeune dont elle s'est entourée, motivé et trié sur le volet, gravitant prudemment autour de cette personnalité écrasante, quelle sera la face du MUDAM demain ? Une nouvelle institution publique remplie de fonctionnaires parfaitement au courant de leurs droits et dont la seule motivation reste le salaire de fin de mois ?

Dans un futur proche, le MUDAM fera intégralement partie du décor en perpétuelle mutation qu'est le Kirchberg. A l'instar de l'une de ses brillantes voisines, la Philharmonie, le musée va devoir désormais soutenir ce qu'il avance. Et peut-être entraîner dans son sillon un autre voisin, le Musée de la forteresse qui, lui, prend tout son temps dans l'indifférence la plus générale.

Vue sur Le Studio aménagé par Tobias Putrih et Sancho Silva (© Rémi Villaggi)

